

Féminité singulière

DU MÊME AUTEUR

L'équation des rêves,
éres, 2019

Ce qui noue le corps au langage,
Hermann, 2019

Que peut-on savoir sur le sexe ? Un rapport sans univers,
Hermann, 2017

Venise et le rêve (sous sa direction avec Édith Campi),
Hermann, 2015

Actualités de la psychanalyse
(sous sa direction avec Claire Gillie),
éres, 2014

Rapport sexuel et rapport des sexes,
Denoël, 2004

Le concept du phallus dans ses articulations lacaniennes,
Lysimaque, 1994

Gisèle Chaboudez

Féminité singulière

é
ditions
rès

Partagez vos lectures et suivez l'actualité des **éditions érès** sur les réseaux sociaux



Conception de la couverture :

Anne Hébert

Version PDF © Éditions érès 2020

CF - ISBN PDF : 978-2-7492-6764-7

Première édition © Éditions érès 2020

33, avenue Marcel-Dassault, 31500 Toulouse, France

www.editions-eres.com

Aux termes du Code de la propriété intellectuelle, toute reproduction ou représentation, intégrale ou partielle de la présente publication, faite par quelque procédé que ce soit (reprographie, microfilmage, scannérisation, numérisation...) sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

L'autorisation d'effectuer des reproductions par reprographie doit être obtenue auprès du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC), 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris, tél. 01 44 07 47 70, fax 01 46 34 67 19.

Table des matières

INTRODUCTION.....	9
1. CONSTRUCTIONS DES MYTHES UNIVERSELS	
DU FÉMININ.....	19
Ève et la <i>Genèse</i>	21
La Dame courtoise.....	26
La Béatrice de Dante.....	28
Notre Dame.....	29
La vierge.....	30
Médée d'Euripide.....	34
Carmen, Mérimée, Bizet.....	38
La logique du tout et l'autre.....	46
2. ÉCLAIRAGE DE L'EXPÉRIENCE MYSTIQUE.....	51
Le texte de Thérèse d'Avila.....	54
Travaux de psychanalystes.....	58
À propos des jouissances sexuées.....	66

3. ÉCRITURE D'UNE FÉMINITÉ EN ACTE.....	73
Le XX ^e siècle de Lawrence.....	74
Des conceptions civilisées du rapport sexuel.....	79
Histoire d'une vie et d'un écrit.....	81
Parcours d'une boucle phallique.....	83
<i>Lady Chatterley's Lover</i>	89
Une traversée en trois temps.....	94
Tentative d'écrire un rapport sexuel.....	100
Le débat des jouissances.....	112
Approche des articulations lacaniennes.....	119
4. ÉLÉMENTS DE RÉFLEXION	
SUR LES FÉMINITÉS RÉELLES.....	121
Travaux lacaniens.....	126
En partie dans le discours et en partie au-dehors.....	130
Le phallus, elle en veut bien mais pas toute.....	133
Le tressage de l'amour.....	138
La jouissance sexuelle avec l'amour.....	142
CONCLUSION.....	149
BIBLIOGRAPHIE.....	153

« Le savoir absolu – je dirai – ne parle pas à tout prix. Il se tait s'il veut se taire. Ce que j'ai appelé le savoir absolu dans l'occasion, c'est simplement qu'il y a du savoir quelque part, pas n'importe où, dans le Réel, et ceci grâce à l'existence apparente, c'est-à-dire échue d'une façon dont il s'agit de rendre compte, d'une espèce pour laquelle, je l'ai dit, il n'y a pas de rapport sexuel. »

J. Lacan, *L'insu que sait de l'Une bévue s'aile à mourre*,
inédit, le 15 février 1977.

Introduction

Le pas que peut effectuer une pensée du féminin, depuis la fin du siècle dernier, prend la mesure de ce qui s'est ouvert, remanié, redistribué du réel qu'elle observe. Elle peut considérer la part grandissante des sujets féminins inscrits dans les discours et les institutions du langage où elle est désormais accueillie. Elle peut suivre dans une lecture logique le fil singulier d'une féminité qui se déploie en acte, avec ses dire, ses désirs, et un jouir qui s'invente à chaque pas. Elle observe comment, un pied dans l'universel et l'autre dans le singulier, une féminité peut s'avancer, divisée entre deux logiques, dont l'une l'inclut comme sujet d'une parole, et dont l'autre met en œuvre un autre mode de dire, un autre mode de jouir. Il pourrait sembler qu'il n'y a là que le sort commun des êtres parlants, pris entre chaque singulier subjectif et l'universel des discours où il s'inscrit. Il n'en est rien, car cette opposition ordinaire du singulier et de l'universel ne comporte pas, sauf cas particulier, une contradiction nécessaire, une objection logique, telle qu'elle a lieu entre l'universel de la loi de tous, en recul dans l'actuel, et le singulier d'une féminité.

Aucune pensée jusqu'ici ne pouvait éviter une référence globale à l'universel, aucun concept n'était opératoire s'il ne valait pour tous. Lorsque les logiques universelles furent remises en cause, avec le recul des croyances religieuses qui en formaient la clé de voûte, un grand nombre de conséquences en furent tirées

dans l'évolution des discours. Prenant acte de cette vacillation des schémas universaux, nombre de courants de pensée choisirent une absence totale de référence à l'universel. Des effets sensibles en ont découlé, intéressants et efficaces pour certains, notamment dans la mesure où ils revêtaient la puissance d'un universel à n'en plus admettre aucun. Certains ont considéré qu'il suffit pour le féminin de pouvoir désormais s'inscrire comme sujet d'une parole dans les institutions et les discours, sans nul besoin de déterminer une spécificité féminine, objectant d'ailleurs que la spécificité du féminin au long des temps fut l'assujettissement. Ces mouvements de pensée et d'autres traversent notre réalité, et ont chacun porté leurs fruits.

Le grand courant qui a donné lieu à l'introduction du terme de genre à une vaste échelle pour remplacer le terme de sexe dans les discours, en ce qui concerne la sexuation psychique par opposition à la sexuation anatomique, a permis que se transmette auprès de tous cette idée élémentaire que le sexe anatomique ne décide pas tout du sexe psychique. Cette séparation fondamentale de la sexuation anatomique et de la sexuation psychique avait d'abord été un constat de Freud. Il était pour lui observable que le corps ne déterminait pas tout de la sexuation, ce qui ne voulait pas dire qu'il n'en déterminait rien. Le discours de l'inconscient mène le sujet à s'identifier d'un côté ou de l'autre du sexe, sans correspondance complète avec l'anatomie, et les études de genre ont montré massivement combien les termes de ces identifications sont construites par les civilisations.

La psychanalyse lacanienne a poursuivi l'élucidation sexuelle dans un sens qui fait beaucoup avancer sa conception. Lacan a montré deux modes logiques à l'œuvre pour les corps sexués, en soulignant lui aussi qu'on optait pour l'un ou l'autre par choix inconscient, donc involontaire et non pas seulement selon son sexe. L'une, dite toute phallique, est universelle, quand l'autre, pas toute phallique, ne se déploie que dans le singulier. Les sujets féminins s'inscrivent dans la loi des discours et en reprennent la grammaire phallique : cela ne suffit pas à définir une féminité, il y faut quelque chose en plus, comportant une objection hors discours à ce tout phallique.

Pourquoi phallique, disent certains aujourd'hui, pour désigner ce qui serait en jeu dans deux sexes ou deux genres alors que cela n'en concerne qu'un ? Pourquoi ce mot, ce concept ressurgit-il ? Pourquoi cette pensée que le christianisme avait enfin éradiquée de son héritage païen, nous a-t-elle été renvoyée au siècle dernier ? En réalité, qu'on le nomme ainsi ou non, ce concept fonctionne dans l'inconscient et par conséquent dans la grammaire du discours, en ce qui concerne le rapport des sexes et au-delà le désir et la jouissance. Le phallus fonctionne d'une part comme symbole de l'union des sexes par la jouissance, il concerne ainsi deux sexes et non un seul. En outre il est aussi, quoiqu'en recul comme le monothéisme auquel il est lié, le signifiant de ce qui consiste, non pas à jouir avec l'autre sexe mais à jouir de lui, structure dénoncée comme telle, que Lacan a nommée père-version. Construire sa logique fut le travail de la psychanalyse freudienne, qui épela cette fonction phallique du discours. La déconstruire fut celui de Lacan qui avança qu'elle était destinée à suppléer au fait « qu'il n'y a entre l'homme mâle et femelle aucun rapport instinctuel¹ ». Ce constat est celui de notre « réalité sexuelle », où en somme seul le sens pousse les sexes à s'accoupler, et tout aussi efficacement que l'instinct qui n'est plus accessible comme tel. Il y a cependant diverses manières d'y suppléer, et toutes ne sont pas égales et ne produisent pas les mêmes effets. Ceux de la logique toute phallique dévoilent aujourd'hui leur impact problématique quand elle est exclusive, seule en jeu, comme elle l'a été longtemps.

Le recul du prototype du Nom du Père dans nos sociétés ne fait pas disparaître le système logique du tout phallique auquel il préside, mais il le relativise, le régionalise, rebat les cartes. La jouissance dite phallique, qui supporte le signifiant lié à ce qui s'appelle prendre la parole, n'est plus considérée comme l'apanage du masculin, elle est partagée entre les deux sexes. Mais elle constitue un obstacle à ce qu'un rapport entre eux puisse

1. J. Lacan, « Conférence à Genève sur le symptôme », *La cause du désir*, vol. 95, n° 1, 2017.

constituer un deux du sexe, qu'elle soit le fait d'une femme ou d'un homme. Voici que se dessine une nouvelle répartition sexuée des corps parlants, non pas simplement partagée entre deux logiques et deux modes de jouissance qui se distribueraient entre deux sexes, mais obéissant à un mouvement beaucoup plus complexe et nullement symétrique.

Le système universel, qui de manière exclusive inscrivait en discours la grammaire d'un sexe incluant l'autre comme objet du désir, s'est décalé, s'est restreint, a perdu sa portée universelle et sa force de loi. Mais à ce tout d'une logique exclusivement phallique ne s'est pas substitué le rien de son absence, d'une logique sans phallus, elle a simplement un empan moins vaste. Ceux qui la choisissent s'y inscrivent au nom de quelque Père mythique qui répond de ce Tout, quel que soit leur sexe. Tandis que dans l'autre se rangent celles et ceux qui n'entendent pas y souscrire entièrement, se référer totalement à cette fonction phallique, et qui déploient une par une, voire deux par deux, une logique qui s'en distingue. Il n'y a dans ce cas aucun universel, hormis le fait de nier qu'il y ait une exception échappant à ce qu'on appelle castration et commandant celle de tous.

Au début du siècle dernier, Freud évoquait trois destins possibles pour le sujet féminin devant l'effet symbolique de la découverte du sexuel dans l'enfance. La castration était alors largement assimilée pour la fille à l'absence de pénis, et les discours des sociétés patriarcales partageaient encore massivement cette équivalence du phallus et du pénis qui unilatéralisait la castration du côté féminin. La fille pouvait soit la refuser, et faire semblant d'avoir un pénis, soit se retirer de tout désir sexuel, soit enfin, voie vers ce qu'on appelait une vraie féminité, l'admettre pour demander un substitut phallique au père puis à l'homme.

Au début de notre siècle, les discours ont récusé cette équivalence. Le phallus comme signifiant du désir, de la jouissance, et par extension de la puissance, s'est avéré en jeu dans un sexe et dans l'autre, il n'est plus équivalent au pénis, fût-il en érection, sauf dans l'inconscient de certains névrosés. Si la castration se présente toujours symboliquement dans l'enfance, elle

est d'abord éprouvée comme celle de l'Autre, le manque en lui que le sujet veut combler. Et son fondement essentiel s'est avéré prendre sa source dans le rapport sexuel, à la fois ce qu'on appelle ainsi couramment et le rapport des deux sexes qui s'y éprouve, au sens lacanien. Là, la castration concerne une limite cause d'angoisse dans la jouissance du couple sexuel, qui est celle de la jouissance phallique et qui s'impose à l'autre. Chacun des deux sexes s'oriente à partir de ce point limite et cette orientation reflète leur position sexuée mais aussi la décide.

Si l'histoire de l'humanité pouvait se dire comme un conte, il aurait deux commencements possibles.

L'un est le langage. Une race se mit debout pour marcher, donnant naissance à l'anthropos, « celui qui regarde vers le haut », puis elle vint à parler. Avec le langage elle se donna une loi, où l'inceste fut consacré puis banni. Elle énonça dans les communautés de discours un rapport de l'homme et de la femme, transmis par le désir des mères et la loi des pères de quelque façon, marqué par le sexe interdit comme par le prescrit.

La narration œdipienne en fit un mythe, constatant combien le désir sexuel se réunissait mal avec l'amour après que la Loi les avait à l'origine séparés. Cette première boiterie dans le rapport de l'homme et de la femme se transmet de l'enfant en proie à l'interdit de l'inceste. Et pour soutenir cet interdit, l'histoire des civilisations comme celle des sujets postula sous diverses formes un Père mythique, mort et vivant à la fois, puis Dieu unique.

L'autre commencement concerne le rapport sexuel des corps sexués. Il boite non seulement des effets de l'inceste, mais aussi des lois sexuelles énonçant entre les sexes un rapport qui n'est pas celui de deux. La fonction phallique qui en agence la grammaire les réunit de manière complémentaire, mais elle le fait en substituant à un « jouir avec » un « jouir de » l'autre. Ainsi, cette fonction symbolique est en défaut dans la copulation des corps sexués comme dans celle des âmes, pour fonder un rapport sexuel, elle fait d'eux une hiérarchie au lieu d'un deux. Ces lois ont longtemps régné seules, gérant le sens en son ensemble.

Lorsque la croyance dans le Dieu unique recula dans le monde chrétien, laissant place à la science, ces lois reculèrent aussi. Mais si la levée des interdits rendit les rapports sexuels plus libres, elle ne les rendit pas plus complémentaires. Le soupçon vint alors à un autre psychanalyste qu'une disjonction des jouissances entre les deux sexes pouvait être première, et avoir suscité discours et lois pour y suppléer. L'une limitée l'autre non, les jouissances sexuelles comportent entre elles une béance, qui pourrait avoir causé l'appel articulé qu'est le langage, en termes topologiques, c'est-à-dire selon ce qu'on observe du nouage entre corps et langage. La coupure phallique qui limite le rapport sexuel, avec la détumescence qui la matérialise, prend une fonction de pivot de l'idéologie sexuelle et de ses lois. La commande en fut, comme on peut le déduire en déchiffrant la *Genèse*, confiée symboliquement au Dieu de la Bible, qui fut érigé comme agent de cette castration à laquelle les deux sexes sont confrontés. Agent d'une fonction phallique exclusive, qui décide la limite de la jouissance du couple sexuel, il en détermine le masculin entièrement, le féminin en partie. Quant au rapport sexuel entre eux, cela n'arrange rien : cause de langage, le phallus comme signifiant peut servir à tout sauf là où il a été occasionné, pour combler cette béance dans le rapport de deux, car il ne connaît que l'Un et son objet. Ainsi se fondent les lois qui suppléent, mal et bien, à cette absence accrue du rapport sexuel entre l'homme et la femme. À cela s'ajoute l'interdit de l'inceste, d'abord sous la forme d'une exception sacrée, puis au nom du Dieu unique. Interdire la mère revient à prescrire de la désirer, interdire un « rapport sexuel » revient à le faire exister et à soutenir une jouissance supposée. La jouissance incestueuse fut, à l'aube de l'Histoire, en de nombreux lieux, un modèle absolu de jouissance illimitée.

Entre deux commencements sans doute faut-il trancher, on ne peut pas logiquement se référer à deux causes inverses et contradictoires à la fois. Ou bien le langage et ses lois causent la béance du « rapport sexuel », ou bien cette béance les cause pour y suppléer. Pourtant, on ne saurait trancher, puisque ces

commencements sont tous deux réels et nécessaires à nouer notre existence de corps parlants. Selon où l'on se place dans la topologie de la structure à laquelle nous avons affaire, l'un des deux est à l'œuvre en ce point tandis que par torsion l'autre vaut ailleurs. Chaque sujet naît dans un monde de langage dont il reçoit la loi et qui le fonde, mais l'Histoire, elle, se construit à partir des civilisations qui ont d'abord traité du rapport sexuel des corps sexués. Notre origine ne prend pas seulement sa source dans l'enfant que nous fûmes, dans ce que nous avons fait des structures qui nous ont construits, elle la prend aussi dans ce que les lois et les religions ont fait du non-rapport entre les sexes.

Comment une femme habite-t-elle ce cadre, et qu'en intègre-t-elle, comment se construit-elle une féminité ?

Des mythes féminins hantent les discours ainsi construits de notre civilisation. Là où l'universel masculin fondait les lois de tous, il y avait lieu d'énoncer un universel féminin qui le complète et le soutienne. Les grandes figures successives d'un tel universel ont ainsi, au long des temps, peuplé nos discours et nos rêves, et l'on mesure à la nostalgie qui accompagne l'expression d'éternel féminin qu'elle marque le savoir qu'il n'existe pas. On le mesure aussi au fait que ces mythes ne s'embarrassent d'aucune vraisemblance, car elle n'est pas leur propos, ils visent la métaphore au mépris du bon sens, égrènent la surprise d'un pas de sens. Depuis Ève renversant la procréation réelle pour naître de l'homme, depuis Marie fécondée hors sexe par l'Esprit, à la Dame courtoise nommée seigneur de l'amour quand la réalité féodale l'assujettit, jusqu'à Carmen dont la liberté d'allure masculine ne masque pas le désespoir, quelques-unes de ces figures en forme d'objection marquent profondément les discours en ce qu'elles en renversent les logiques.

On sait, si l'on y songe, que ces universels du féminin ne s'adressent qu'aux sujets de la parole, quel que soit leur sexe, et non à ce qui peut constituer le chemin singulier d'une féminité. Ils leur font signe, à propos de ces femmes uniques mais universelles,

d'une métaphore qui rompt la logique qu'ils subissent mais qui la soutient, d'une énigme qui transfère au divin les mystères de la conception, ou encore d'une tragédie qui montre jusqu'à l'absurde les ravages d'une logique toute phallique incluant entièrement la femme.

Car chaque féminité est singulière et ne peut qu'inventer son chemin au-delà des discours, des logiques et des objets dont elle hérite, puisqu'il n'y a là rien qui puisse suffire à la définir. Là où les lois sexuelles disent ce qu'est l'homme et ce qu'est la femme de l'homme, elles ne disent rien de ce qu'est une femme. Le discours de l'inconscient fabrique un Père mythique, énonçant ce qu'est l'homme et ce qu'est la mère, mais non ce qu'est une femme. L'élaboration lacanienne et les travaux qui l'ont suivie ont profondément remanié l'abord du féminin, en y montrant une division logique entre deux jouissances, car le système œdipien de la logique masculine en termes de tout phallique ne saurait définir toute une féminité, mais ils sont encore mal connus à une large échelle.

L'expérience mystique que Lacan, de façon surprenante, a posée comme un exemple possible de ce que peut être une féminité, peut en éclairer la question. Non pas sur le plan du rapport sexuel, bien sûr, mais sur le plan d'une jouissance en rapport avec cette instance de l'Autre auquel elle a affaire, dont Dieu ici prend la place. Il est intéressant de saisir en quoi cette jouissance a lieu, dans quel moment logique, au regard de ce qui peut se produire à travers le partenaire d'un amour sexuel. Une féminité peut se déployer ailleurs que dans le rapport sexuel, comme le montrent ces écritures, selon la logique qu'elles empruntent et la jouissance dont elles témoignent. Cependant on peut montrer que leur logique elle-même s'élabore sur la base de cette absence d'un deux du sexe dans le langage.

L'évolution actuelle des identifications sexuées et le remaniement profond qu'elles ont subi depuis le siècle dernier rendent plus sensible cette distribution des logiques sexuées. Disons plus précisément leur redistribution, non pas au sens où elle serait tout à fait nouvelle, mais au sens où ladite libération sexuelle a comporté de façon nouvelle la possibilité sociale reconnue d'une

jouissance que l'on peut dire phallique, chez les femmes, celle notamment d'une prise de parole dans ses différents registres. Leur permettant d'entrer à une large échelle dans la sphère publique, professionnelle, politique, et leur donnant également accès sur ce mode, si elles le souhaitent, à la sphère sexuelle, cette possibilité a modifié tout un ensemble de rapports et de répartitions. Elle a reconnu le féminin comme ce qui se divise entre une jouissance dite phallique et une féminité qui se réalise une par une dans l'amour sexuel, tout en notant que certaines femmes choisissent parfois l'une ou l'autre exclusivement.

Il arrive parfois qu'une écriture de fiction approche avec justesse le questionnement de ce que peut être, au sein de ce qu'on appelle le rapport sexuel, le chemin d'une féminité. Le cas en est d'autant plus intéressant lorsque l'auteur a produit ce texte en 1928, soit après les premiers effets des découvertes freudiennes, mais avant les remaniements profonds qu'elles ont contribué à causer, y compris par les objections qu'elles ont suscitées, dans les logiques sexuées et les rapports sociaux des sexes. Et longtemps avant qu'une nouvelle grande étape de la pensée psychanalytique soit entamée, avec le travail de Lacan qui tenait compte à la fois des découvertes et des objections effectuées, tout en ouvrant des pans supplémentaires. On peut y constater l'observation aiguë d'une béance dans le rapport sexuel, en un sens à la fois courant et étendu à son acception lacanienne, celle d'un rapport qui s'écrit comme un deux du sexe, et non pas comme un Un et son complément. Ce que l'auteur de *Lady Chatterley's Lover* décrivait comme « cet infime mais perceptible abîme » qui sépare l'homme et la femme faisait résonner à l'avance, fût-ce en termes sexuels crus, le constat que Lacan prononcera quarante ans plus tard sous forme d'énigme : « Il n'y a pas de rapport sexuel », convaincu qu'il y a là la manifestation d'un savoir dans le réel, c'est-à-dire d'un savoir qui se tait s'il veut se taire. Sa tentative d'écrire un « rapport sexuel », s'affrontant à l'impossible qu'il recèle, a sans doute animé les dernières forces de D.H. Lawrence, et probablement été pour quelque chose dans le scandale dont son texte a fait l'objet.

Enfin, l'expérience réelle que la pratique analytique interprète et accompagne concerne ce chemin d'une féminité qui s'invente, prenant appui dans le discours, mais se formant comme une objection sans y objecter pourtant. S'y plaçant en partie seulement, elle crée de manière infiniment diverse un lieu où sa croyance au semblant phallique est relative, où elle en veut bien un peu mais pas toute, où elle le donne quand elle ne l'a pas. Une féminité qui s'invente ainsi est au-delà de la grammaire phallique du discours, au cœur des causes du désir, du tressage de l'amour avec celui de la jouissance sexuelle, comme une œuvre à sans cesse recommencer.

Constructions des mythes universels du féminin

Il est remarquable que les représentantes des figures universelles du féminin que notre civilisation a construites, en quelques grandes étapes, ne visent aucunement à représenter des femmes réelles qui indiqueraient à tous et à toutes un plus petit commun dénominateur de ce sexe, mais des cas particuliers, voire des symptômes élevés au rang d'universels. Chacune de ces figures, qu'elles soient religieuses, poétiques ou tragiques, comporte, à un moment de l'Histoire, une particularité qui va contre le réel du plus grand nombre, et pourtant fait métaphore de quelque chose de la logique qu'il s'agit de mettre en œuvre. Cette logique est celle du tout phallique que le Père symbolique anime, en intégrant et représentant l'ensemble des êtres parlants féminins et masculins dans cette grille unique.

Le tout de la totalité autant que le tous de l'universel hante les logiques des corps parlants, tant ils sont appelés par la structure du langage et celle des objets qui s'y articulent. Les objets pulsionnels découverts par Freud dans l'interaction grammaticale du langage et de l'anatomie, se sont vu adjoindre une autre dimension lorsque leur physiologie fut également prise en compte, par Lacan, pour montrer en quoi elle aussi infléchissait les logiques

qui se construisaient entre corps et langage. Le langage comporte un appel au tout, en effet, car pour susciter un sentiment du tout il suffit qu'une part du sujet lui soit retirée, par exemple ses premières jouissances d'enfant comme l'exige la civilisation, ce qui appelle à la combler par des objets hallucinés dans le fantasme, de sorte que dans la réalité des substituts divers sont formés et leur « retrouvaille » prend dès lors l'aspect de former un tout du sujet. L'opération intéresse également l'Autre dont il dépend, car cet objet à la racine du tout appartient à la fois au sujet et à son Autre, sur un mode ou un autre, entraînant les mêmes effets logiques.

Les modalités diverses d'un tel objet, source des logiques du désir, s'instaurent principalement dans le corps de l'enfant tel qu'il est soumis aux soins, à l'amour et à l'éducation de l'Autre, maternel puis paternel, dont il dépend. Elles concernent bien sûr les demandes du sein, l'exigence de la propreté, l'excitation génitale autoérotique, le regard qu'il appelle, la voix qui le commande. Elles s'ajoutent et s'articulent à la structure signifiante et à la loi que l'enfant reçoit de l'Autre et dans laquelle il prend position. Ainsi ces objets sont déterminants dans les logiques du corps parlant en tant qu'ils sont soustraits, prélevés, coupés. De plus un objet du corps, qui n'appartient pas à l'enfance, a la même caractéristique d'être soustrait à la satisfaction et de causer un appel impératif à le retrouver. Il a l'autre particularité de porter ses effets non pas sur un seul corps mais dans le rapport de deux. Il est masqué car le système langagier a décalé d'un cran l'économie de cet ensemble, selon le principe de plaisir visant à la moindre tension possible, en présentant une soustraction comme une satisfaction. De sorte que ce qui a été soustrait évoque une jouissance au-delà, qui serait angoissante si elle se produisait.

Cet objet est celui qui est en jeu dans le rapport sexuel, au sens où une part de jouissance du couple est soustraite du fait de la détumescence pénienne qui clôt le rapport de façon plus ou moins satisfaisante, et prend la valeur psychique d'une castration en tant qu'elle accentue la difficile articulation des jouissances entre les deux sexes partenaires. Le mythe d'Aristophane chez Platon paraît relater une opération de cet ordre, mais ce

- LACAN, J. 1968. Le Séminaire, Livre XV (1967-1968), *L'acte psychanalytique*, séminaire inédit [en ligne].
- LACAN, J. 1972. Le Séminaire, Livre XIX (1971-1972), *Le savoir du psychanalyste*, séminaire inédit [en ligne].
- LACAN, J. 1974. Le Séminaire, Livre XXI (1973-1974), *Les non-dupes errent*, séminaire inédit [en ligne].
- LACAN, J. 1975. Le Séminaire, Livre XX (1972-1973), *Encore*, Paris, Le Seuil, 1999.
- LACAN, J. 1975. Le Séminaire, Livre XXII (1974-1975), *RSI*, inédit, séance du 13 mai [en ligne].
- LACAN, J. 1975. « Conférence à Genève sur le symptôme », 4 octobre, *La cause du désir*, vol. 95, n° 1, 2017.
- LACAN, J. 1978. *Lettres de l'École freudienne*, n° 24.
- LACAN, J. 1980. *Dissolution*, séminaire inédit, 15 janvier [en ligne].
- LACAN, J. 1986. Le Séminaire, Livre VII (1959-1960), *L'éthique de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 2019.
- LACAN, J. 1998. Le Séminaire, Livre V (1957-1958), *Les formations de l'inconscient*, Paris, Le Seuil.
- LACAN, J. 2005. Le Séminaire, Livre XXIII (1975-1976), *Le sinthome*, Paris, Le Seuil.
- LACAN, J. 2006. Le Séminaire, Livre XVI (1967-1968), *D'un Autre à l'autre*, Paris, Le Seuil.
- LACAN, J. 2011. Le Séminaire, Livre XIX (1971-1972), *...ou pire*, Paris, Le Seuil.
- LAQUEUR, T. 1992. *La fabrique du sexe, Essai sur le corps et le genre en Occident*, Paris, Gallimard.
- LAWRENCE, D.H. 1931. *Le serpent à plumes*, Paris, Stock, trad. R. Lalou.
- LAWRENCE, D.H. 1936. *The Woman who Rode Away*, Londres, Penguin, 1994.
- LAWRENCE, D.H. 1936. *L'amazone fugitive*, Paris, Stock.
- LAWRENCE, D.H. 1977. *Lady Chatterley et l'homme des bois*, Paris, Gallimard.
- LAWRENCE, D.H. 1985. *Mr Noon*, Paris, Calman-Lévy, 1994.
- LAWRENCE, D.H. 1993. *L'amant de Lady Chatterley*, préface d'A. Malraux, Paris, Gallimard.
- LAWRENCE, D.H. 2005. *Psychanalyse et inconscient*, Paris, Desjonquères.
- LAWRENCE, D.H. 2008. *Constance Chatterley*, Paris, Autrement.
- LAWRENCE, D.H. 2009. *Lettres à Katherine Mansfield et J.M. Murry*, Paris, Rivages.
- LAWRENCE, D.H. 2016. *Défense de Lady Chatterley*, Paris, La Différence.

- LE GAUFÉY, G. 2007. *Le pastout de Lacan. Consistance logique, conséquences cliniques*, Paris, EPEL.
- MAZAURETTE, M. 2020. *Sortir du trou. Lever la tête*, Paris, Anne Carrière.
- MEYERS, J. 1992. *D.H. Lawrence*, Paris, éditions de la Table ronde.
- MILLER, J.-A. 1991. *De la nature des semblants*, séminaire inédit, Le 20 novembre [en ligne].
- MILLER, J.-A. 1999. « Un répartitoire sexuel », *La Cause freudienne*, n° 40, janvier, *Maladies d'amour*.
- MILLER, J.-A. 2015. « Médée à mi-dire », et « Mère-femme », *La cause du désir*, n° 89.
- MILLET, C. 2017. *Aimer Lawrence*, Paris, Flammarion.
- MILLET, K. 2020. *Sexual Politics. La politique du mâle*, trad. É. Gille, Paris, éditions des femmes.
- MILLOT, C. 2001. *Abîmes ordinaires*, Paris, Gallimard.
- MILLOT, C. 2006. *La vie parfaite : Jeanne Guyon, Simone Weil, Etty Hillesum*, Paris, Gallimard.
- MILLOT, C. 2012. « La belle indifférence de M^{me} Guyon », *Insistance*, vol. 7, n° 1.
- MILLOT, C. 2016. *La vie avec Lacan*, Paris, Gallimard.
- PESENTI-IRRMANN, M. 2006. « La mère et le féminin », *La clinique lacanienne*, n° 11, p. 65-75.
- PESENTI-IRRMANN, M. 2017. *Lacan à l'école des femmes*, Toulouse, érès.
- PICKMANN, C.-N. 2006. « D'une féminité pas toute », *La clinique lacanienne*, vol. 11, n° 1.
- PORGE, E. 2015. *Le ravissement de Lacan. Marguerite Duras à la lettre*, Toulouse, érès.
- SÉSÉ B. 2011. « Le "Château intérieur" ou l'architecture de l'âme selon sainte Thérèse d'Avila », *Sigila*, vol. 28, n° 2.
- SIENNE, C. de. 1886. *Lettres* [en ligne].
- SIENNE, C. de. 1980. *Jésus-Christ, notre résurrection. Oraisons et élévations*, Paris, Cerf.
- SOLER, C. 2003. *Ce que Lacan disait des femmes. Étude de psychanalyse*, Paris, éditions du Champ lacanien.
- STEINER, G. 2013. « La mort de la tragédie », dans *Œuvres*, Paris, Gallimard.
- ZAFIROPOULOS, M. 2010. *La question féminine de Freud à Lacan. La femme contre la mère*, Paris, Puf.